

—René, dit son ami, je te donnerai un conseil. Tu as du cœur, je le sais : eh bien, ne ris jamais comme cela devant cette enfant, tu lui feras trop de mal.

—Allons donc ! qu'elle soit comtesse, et il lui sera très indifférent si je ris ou si je pleure ! Elle aura, ma foi ! bien raison, puisque je l'épouse pour son argent.

Le vicomte de Linières ne répondit pas. Il y a quelque mystère là-dessous, pensa-t-il : cela est évident. Ou je n'ai jamais connu René, ou il est incapable de cynisme et de bassesse. On fait tous les jours des mariages d'intérêt, mais ne peut-on pas y mêler un grain de délicatesse et de poésie ? Cette jeune fille a beaucoup de fortune, est-ce une raison pour qu'elle n'ait pas un peu de cœur ? Est-il donc impossible que l'un et l'autre soient heureux parce qu'ils auront mis en commun un titre avec quelques millions ?

—Tout à coup René reprit la parole, et sur le même ton ironique :

—Tu seras bientôt invité à la bénédiction nuptiale Alphonse : mes créanciers me pressent fort ; je ne me suis débarrassé de l'un d'eux, ce matin, qu'en lui promettant d'être mariée avant un mois.

Alphonse se hâta de détourner la conversation. Cette fois, il croyait avoir compris.—En effet, se dit-il, voilà une situation bien horrible pour un homme d'honneur. Pauvre René ! il est presque fou de colère et de honte... Mais lui, il s'est attiré cela, tandis que cette malheureuse enfant !...

A ce moment, les deux jeunes gens furent rejoints par quelques amis. On parla d'un dîner qui devait avoir lieu le soir même à leur cercle, en l'honneur de personnalités étrangères. René promit de s'y rendre ; puis, trouvant un prétexte, il reprit seul presque aussitôt le chemin de Paris.

Cependant Gabrielle était tourmentée par une curiosité inquiète et ardente. Elle eût voulu, ne fût-ce qu'une minute, lire dans le cœur de René, sûre, au fond, malgré tout, qu'elle n'y verrait rien de d'aimable et d'élevé. Elle songeait aux longues causeries de sa marraine ; celle-ci, qu'elle admirait et qu'elle aimait tant, n'aurait pas voulu la tromper : elle devait connaître son neveu. Et ses parents, certainement, ne pensaient qu'à la rendre heureuse... Pouvait-elle s'opposer à un mariage qui les comblerait tous de joie ? Quelle raison excuserait son refus ? Lorsqu'elle avait passé des heures, la nuit, sans dormir, ou le jour, assise à sa fenêtre, retournant de semblables questions dans sa petite tête, sans leur trouver de réponse, elle finissait toutes les fois par se dire : il ne m'aime pas... Pourquoi donc veut-il m'épouser ?

Elle l'apprit bientôt, et d'une façon brutale.

Une après-midi que la famille était, suivant son habitude, réunie sur la terrasse ombragée devant la maison, on parla pour la première fois ouvertement du prochain mariage de Gabrielle. Madame Duriez vanta le bonheur de sa fille avec un enthousiasme sans mesure ; M. Duriez, voyant l'embarras de la petite, la taquina amicalement ; Emile, sombre, ne disait rien. Gabrielle, avec une ombre de son ancienne gaieté, sourit, déclara qu'elle n'avait pas encore dit bonjour à ses roses, et se sauva pour échapper à une conversation qui lui était pénible.

Elle ne s'éloigna pas assez vite.

A peine eut-elle tourné le premier massif que la voix de son frère, s'élevant presque avec violence, l'arrêta.

—Avez-vous bien réfléchi, mon père ? Est-ce donc tout à fait décidé ? Vous donnerez votre fille à un librettin, perdu de dettes, qui la prend pour son argent !

—René, dit-il, je ne t'aurais jamais cru à ce point impressionnable et romanesque. Diable ! mon cher, comme tu t'enflames et quelle imagination tu as !... Parce qu'une petite fille m'a regardé... Ah ! tiens, vois-tu, c'est trop plaisant !

Et il recommença à rire.